

Libretto

HENRY DUPUY-MAZUEL

LE MIRACLE
DES LOUPS

roman

Préface de
HENRY BORDEAUX
de l'Académie française

Libretto

© Éditions Albin Michel, Paris, 1924.

ISBN : 978-2-36914-258-4

Henry Dupuy-Mazuel est né à Perpignan en 1885. Écrivain, dramaturge, scénariste, Dupuy-Mazuel était un touche-à-tout, il s'est même frotté au métier d'acteur le temps du film *Napoléonette* en 1919. Il a écrit de très nombreux livres dont *Le Joueur d'échecs* (1926, adapté deux fois au cinéma) et *Le Miracle des loups* (1924) qui a connu pas moins de trois rééditions. Scénariste, il a collaboré avec les plus grands du cinéma français et notamment Jean Renoir pour *Le Tournoi dans la cité* (1928) et *Le Bled* (1929). Il a dirigé pendant plusieurs années *Le Monde illustré*. Henry Dupuy-Mazuel s'est éteint à Nice à l'âge de soixante-seize ans.

PRÉFACE

Henry Dupuy-Mazuel, que j'ai vu débiter à Paris, quelques années avant la guerre, m'a apporté ce *Miracle des loups* et a bien voulu se fier, pour quelques détails de composition, à l'expérience de son aîné. Voici une œuvre qui, je le crois, atteindra aisément le grand public par ses qualités de mesure, de justesse de ton, de bon sens, de clarté, par la vérité et le charme des personnages, et par un sens historique.

Ce sens historique lui est sans doute venu de la guerre. Elle a donné à ceux qui ont su en interpréter les héroïques et douloureux spectacles et en méditer les cruelles leçons la clé de notre Histoire de France que voudraient tenir fermée et verrouillée les manuels, les traités, les chronologies, les tableaux synoptiques, car elle est bien trop extraordinaire et fantaisiste pour être mise en cage et nourrie régulièrement à travers les barreaux. L'Histoire de France, mais c'est l'homme de France avec ses nerfs, sa chair et son cœur. Louis Madelin, qui la peint en grandes fresques, l'a bien vue ainsi lorsqu'il écrit dans son *Histoire de la Nation française* : « Pays singulier, inintelligible aux étrangers et parfois à lui-même. Quand il paraît tout au plaisir, il est prêt au sacrifice ; quand il paraît tout à la paix, il est prêt à la guerre ; quand il paraît tout à la sédition, il est mûr pour la soumission ; près des sommets, il glisse avec une rapidité parfois effrayante aux abîmes ; quand il semble en toucher le fond, il rebondit aux cimes. Quatre

fois au moins en son histoire, il a semblé perdu sans recours ; quatre fois, il s'est magnifiquement sauvé. Son patriotisme qui est, en thèse générale, ardent et jaloux, parfois semble s'affaiblir, s'obscurcir, défaillir ; mais, quand il paraît que l'ennemi n'a plus qu'à renverser un moribond, le moribond se dresse plus vivant que jamais. Déchiré par les querelles, il se réconcilie et, après avoir acclamé ceux qui l'ont divisé, il chérit les hommes qui l'ont rapproché. Soulevé par les séditions les plus formidables, il se soumet à qui a su y mettre fin et avec une gratitude fervente. Il croit alors qu'il a été sauvé par un miracle et il ne s'aperçoit pas que le miracle est dans son tempérament, produit de sangs divers, mais qui trouve, après les satisfactions de l'agitation, des disputes et des révoltes, une satisfaction plus grande encore dans l'ordre rétabli, l'union refaite et la discipline restaurée. Malgré tant et de si grandes révolutions, ce peuple n'est pas révolutionnaire : il produit des tribuns meneurs d'assemblées et des agitateurs meneurs de foules, donne d'ardents soldats aux idées subversives comme des apôtres aux causes les plus idéales ; mais une masse demeure, qu'à *peine les passions ont agitée* : bourgeois rassis, paysans laborieux, artisans raisonnables, prêtres dévoués, voici des siècles qu'ils forment les vraies assises de la Nation ; ils y représentent la raison, le bon sens – un bon sens parfois ironique –, et, partant, l'esprit d'équilibre. Ils laissent, un temps, parler les tribuns, prêcher les apôtres, s'agiter les émeutiers, se déchirer les partisans. Leur heure vient qui est celle du bon sens, et où le bon sens rétablit la France... »

Lisez et relisez cette admirable page : elle explique notre passé, nos chutes et nos étonnants redressements, et, sous notre apparente futilité, notre sérieux et notre raison. Or, tandis que le roman et la tragédie romantiques se sont acharnés à discréditer les fondateurs et les mainteneurs de notre grandeur nationale, un Louis XI, un Richelieu, tandis que tant

d'auteurs étrangers, par ignorance ou par incompréhension de notre esprit, travestissent notre passé pour en montrer tantôt l'impérialisme et tantôt la faiblesse ou la débauche, voici une nouvelle école qui ne veut rien laisser perdre de notre gloire. M. Henry Dupuy-Mazuel a conçu le plan d'une sorte de commentaire littéraire et pittoresque de notre chronique française. Prenant une famille du quinzième siècle, il la veut conduire jusqu'à nos jours à travers toutes nos épreuves publiques. Le premier épisode est ce *Miracle des loups* qui met en scène Louis XI poursuivant l'unité du royaume contre les seigneurs et surtout contre son terrible rival, le duc de Bourgogne. Tout en images, tout en symboles, *Le Miracle des loups*, c'est l'enluminure d'une page de notre histoire de France – une enluminure exacte, charmante et populaire ensemble.

HENRY BORDEAUX
de l'Académie française

PROLOGUE

Le mois de juin fut remarquable cette année-là par une chaleur précoce et terrible. Depuis vingt ans, exactement depuis le 30 mai 1452, où l'ardeur surprenante du soleil avait brûlé des régions entières, jaunissant les plaines vertes, les vignes des coteaux et les forêts accrochées aux flancs des montagnes, on n'avait éprouvé un tel bouleversement des saisons.

Mais, malgré l'heure torride de midi, une agitation grandissante animait les rues de Beauvais. Des femmes, montrant aux fenêtres un visage angoissé, lançaient aux hommes des paroles que ceux-ci n'écoutaient guère, courant aussi vite qu'ils le pouvaient, comme pris de panique, dans la direction de la place où s'élevait la Maison de Ville.

Cet affolement semblait provenir des jardins de l'évêque et des faubourgs blottis au pied des remparts. Une nouvelle courait de bouche en bouche avec la rapidité d'un vol d'hirondelle. En se prêtant la main pour emplir de meubles et de linges les chariots traînés par de grands bœufs roux, ou pour charger de paquets divers les chevaux et les mules, les habitants de ces maisons suburbaines et les paysans fuyant la campagne se la répétaient :

– Il approche. Il est là. Les villes sont mises à sac, les champs pillés, et les fermes flambent dans la nuit comme des feux de la Saint-Jean.

Maître Pierre Encausse, clerc acéphale de monseigneur l'évêque de Noyon, devenu, à la suite d'événements mémorables, clerc ribaud, d'esprit cultivé et de réputation fâcheuse, s'enquit auprès d'un bourgeois de ce qui se passait.

C'était sa coutume d'aller de ville en ville, s'arrêtant dans les châteaux et bourgades où, moyennant quelques sols et bien que tonsuré, il singeait les ménestrels. S'il se voyait octroyer en sus quelque jambon parfumé de laurier ou une pinte de vin doux, il se risquait à contrefaire monseigneur l'évêque, son ancien maître, le grand prévost et, moyennant un écu d'or, le roi lui-même. Il excellait dans ces jeux, qui n'allaient pas sans péril.

– Or ça, Messire, demanda-t-il, que signifie tout ceci ? Par Notre-Dame d'Embrun, comme dirait notre bon roi – et il se signa –, vous sortez tous de terre, et courez éperdus, semblables à des fourmis dont le talon d'un manant vient d'écraser la fourmilière.

– C'est un rude talon, petit frère, que celui qui s'avance vers nous. L'acier en est brutal au sol qu'il frappe, répondit un vieux soldat qui sortait d'une maison, vouge au poing.

– C'est donc celui d'Attila en personne ? demanda le clerc ribaud.

– Bien pis que cela ! dit le bourgeois.

– C'est celui du duc de Bourgogne ! dit le soldat. Que le diable ait le plus tôt possible son âme toute noire et ses mains rouges de sang !

– Il est vrai, approuva maître Pierre Encausse, qu'il est ambitieux, brave et sans pitié. Je le fis rire pourtant, le jour de la Saint-Charles, il y a quelque dix ans de cela. Ce rire d'ailleurs me coûta cher, car il me fit bâtonner, furieux de s'être laissé aller à s'égayer comme un homme chétif, devant ses vassaux.

Ils s'étaient arrêtés auprès du porche d'une chapelle romane. Un cercle d'anges encadrait le portail, que domi-

nait une Vierge souriante, les mains tendues dans un joli geste d'accueil.

– Hâtez-vous, leur cria un cavalier accourant à toute allure. Ils approchent !

Tous les trois se hâtèrent vers la porte de Bresles.

Le soleil enveloppait la ville de ses rayons éblouissants, et le flot roulant des fuyards les bousculait et les poussait vers les murs.

– J'étais à Liège, racontait le bourgeois, tout en pressant le pas ; et j'y ai vu des horreurs qui dépassent l'imagination.

– J'étais à Nesles, dit le soldat. Les habitants s'étaient réfugiés dans l'église. On marchait dans le sang jusqu'à la cheville. Et j'ai de mes yeux vu et de mes oreilles entendu le duc y entrer à cheval et dire aux siens avec une joie féroce : « Par saint Georges ! Voici belle boucherie. J'ai de bons bouchers ! »

– Quel homme est-ce donc là ? murmura le bourgeois.

Ils venaient de franchir la porte de Bresles, passant sous les dents de fer de la herse relevée.

Ils s'engagèrent dans la rue étroite qu'un ruisseau d'eau courante partageait en deux parties égales. Dans la ville même, la terreur grandissait. Les artisans fermaient leurs boutiques, les femmes, les enfants, et tous les hommes allaient en courant dans le même sens, vers la place.

– Monseigneur le duc de Bourgogne, dit enfin le clerc ribaud, est le prince le plus puissant d'Europe. Il en est aussi le plus ambitieux. C'est le plus estimé de la chrétienté. Brutal, généreux, surtout de conseils, d'appuis et d'audiences pour tous ses serviteurs ou sujets, ses mœurs sont pures, et ses habits les plus beaux qu'on puisse voir. Il fait grand honneur aux ambassadeurs et aux étrangers et rêve d'une gloire immortelle qui lui permettrait d'être un jour pareil à ces preux chevaliers dont il égale la bravoure.

– Vous le connaissez donc autrement que par le bâton de ses valets ? demanda le bourgeois.

– Je tiens ces renseignements, répondit modestement le clerc, de messire Philippe de Commynes, qui fut longtemps à lui. Il les donnait à mon maître, monseigneur l'évêque de Noyon, un jour qu'il prenait chez lui un repas où je tenais le dernier bout de la dernière table. Aujourd'hui, il veut male mort à notre bon sire le roi Louis, qu'il accuse d'avoir fait empoisonner son propre frère. Il doit vouloir rejoindre le duc de Bretagne, dont il est l'allié, et je pense qu'il a lancé pour cela ses armées à travers la Picardie. Malheur à vous qui vous trouvez sur sa route ! Qui peut se vanter d'arrêter le Téméraire ?

Ils débouchaient sur la place envahie par une foule fiévreuse, bariolée et suant l'angoisse. Comme en réponse à la question du clerc ribaud, les gens se mirent à hurler autour d'eux :

– Jeanne Fouquet ! Jeanne Fouquet !

– Quelle est donc cette femme ? demanda maître Pierre Encausse à ses compagnons.

Mais un remous de la populace les sépara, et sa question demeura sans réponse.

Un silence profond avait d'ailleurs succédé, d'une manière aussi soudaine, aux cris et aux appels.

Le soleil coulait sur les toits d'ardoises en longs ruisseaux de feu. Des abeilles piquaient d'or le bleu profond du ciel où tournoyaient au loin des vols de pigeons. De tous les êtres entassés entre ces murs brûlants s'exhalait une odeur fauve ; une atmosphère de panique les enveloppait.

À la fenêtre de la maison des Échevins, le viguier venait de paraître, reconnaissable à sa robe rouge ornée de parements noirs et à la verge d'argent qu'il tenait à la main droite. Très pâle, il commença d'une voix altérée :

– Si vous rendez la ville...

Mais une clameur furieuse monta de la place. Quoique la foule redoutât la bataille, des poings se tendirent vers lui, des immondices s'écrasèrent sur les murs.

De nouveau on hurla :

– Jeanne Fouquet! Jeanne Fouquet!

Puis, comme un voile qui retombe, le silence régna de nouveau. Une femme venait de se montrer sur le perron. Elle était assez grande et d'allure décidée. Ses yeux fixaient le peuple. Ils étaient clairs et d'un bleu aigu qui rappelait le choc du soleil sur une lame d'épée. Des gouttes de sueur perlaient à son front et ses cheveux blonds, traversés de soleil, semblaient une vapeur dorée. Elle haletait un peu.

Deux personnages singuliers l'escortaient. À sa droite, une vieille femme au profil de rapace, aux yeux perçants, avec des cheveux gris en désordre, débordant sa coiffe de toile. À sa gauche, un vieillard appuyé sur un bâton noueux, dont les yeux vagues paraissaient voir des choses au-delà de ce qui l'entourait. Son visage était doux. Il avait le dos voûté et les mains tremblantes.

Le viguier cependant demeurait à la fenêtre. Il reprit d'une voix plus forte :

– Nous ne pouvons lutter...

Des cris jaillirent, mais Jeanne Fouquet étendit la main, ce qui ramena le silence, et d'une voix claire, elle dit :

– Messire, vous en avez menti! Si ceux-là tremblent qui ont la charge de combattre, nous les femmes, nous combattons pour eux.

Une acclamation immense mit en fuite tous les pigeons qui roucoulaient sur les toits.

Le viguier agita en vain sa verge d'argent, indiquant qu'il voulait encore parler. Mais de la place, des ruelles, des fenêtres, des toits mêmes qui étaient garnis de tous ceux qui voulaient mieux voir et entendre, des injures partaient vers lui. Une poussée plus forte porta les premiers rangs de la foule dans la Maison de Ville, qui fut envahie. À la peur succédait une colère soudaine et irrésistible.

Trois ouvriers drapiers, s'étant glissés jusque dans la salle des délibérations, se saisirent du viguier. Ils mirent aussi la

main sur une bannière de Bourgogne, la déployèrent à la fenêtre, où elle fut huée et polluée d'immondices. Ensuite ils la roulèrent et, s'en servant comme d'une corde, ils y attachèrent le viguier par le cou et le pendirent à cette même fenêtre où il s'était essayé à discourir.

À ce moment apparurent, débouchant d'une ruelle, des hommes à cheval, couverts de leurs armures que le soleil rayait d'argent. C'était messire Louis Gommel, seigneur de Balagny et capitaine de la ville de Beauvais, suivi de son cornette qui tenait sa bannière et, à quelque distance, de plusieurs de ses officiers et gens d'armes.

Cependant, loin de l'accueillir par des acclamations, la foule fit entendre de nombreux murmures. Elle s'ouvrit lentement devant lui, comme à regret. Chemin faisant, il aperçut le cadavre du viguier qui se balançait dans le vide. Quand il en fut assez proche, il le salua très respectueusement.

Ce geste fut mal accueilli. La foule y vit un blâme pour elle, et les huées reprirent de plus belle. Les uns criaient : « Félonie », d'autres : « Trahison », et d'autres encore : « C'est le lâche qui a livré Roye aux Bourguignons », ce qui était vrai. Quelques-uns prenaient son parti. Des injures, puis des coups s'ensuivirent.

Protégé par ses hommes d'armes, le sire de Balagny parvint néanmoins à franchir le seuil de la Maison des Échevins. Cependant, Jeanne Fouquet avait fait forcer les portes de la salle où se trouvaient rangées les armes de la garde bourgeoise et les distribuait autour d'elle. Il voulut intervenir, mais sa voix fut couverte par de tels grondements qu'il se tut. Maître Pierre Encausse, s'étant glissé à sa suite dans le logis, ne fut pas peu surpris de le voir, alors, se ranger délibérément aux côtés de la damoiselle, comme Dunois le fit un jour auprès de la Pucelle d'Orléans.

Cette Jeanne-ci venait de saisir une hache. Elle sortit sur le perron et la brandit.

– Je jure, dit-elle, devant notre Seigneur Jésus-Christ et notre bon sire le roi Louis, que Dieu garde, de faire périr de la hache que voici le premier Bourguignon qui s'en approchera. Or, que chacun en fasse autant et que nul ne s'y épargne!

Puis, suivie du peuple exalté, elle alla vers les remparts.

– Quelle est cette femme? demanda pour la deuxième fois le clerc ribaud.

Il fut aussitôt entouré de regards méfiants et d'attitudes hostiles. Mais le vieillard qui se tenait l'instant d'avant près de Jeanne Fouquet écarta doucement ceux qui pressaient le clerc de toutes parts. Il s'approcha de lui et, s'appuyant à son bras, l'entraîna lentement.

– C'est, dit-il, avec douceur, celle du miracle des loups.

Le clerc demanda encore, mais à voix plus basse :

– Quel est donc ce miracle?

Le vieillard s'était mis à marcher à petits pas. Hommes et femmes s'écartaient maintenant d'eux-mêmes et avec déférence devant lui.

Le soir tombait, et dans le ciel vert d'eau les premières étoiles s'allumaient. Une poussière fine séchait la gorge et poudrait les habits. Des odeurs de cuisine et des parfums de fleurs venaient des maisons. Quelques fumées montaient dans l'air et les cloches de Saint-Hippolyte se mirent soudain à sonner l'angélus. La fièvre dont brûlait la ville en fut rafraîchie.

Le vieillard et le clerc marchaient en silence. Le premier n'avait fait aucune réponse encore, et le second n'osait renouveler sa question.

Autour d'eux les habitants se hâtaient vers les lices, portant des armes variées et roulant des cuves profondes, destinées à recevoir l'huile bouillante et le plomb fondu.

Quand ils arrivèrent, une heure plus tard, aux créneaux de la première enceinte, près de la porte de Bresles où se tenaient Jeanne Fouquet, le sire de Balagny et le commandant

de la garde bourgeoise, le profil des tours et des murailles se découpait dans la nuit transparente et pailletée d'étoiles.

Jeanne avait fait baisser les herses, lever les ponts, inonder les fossés et placer les guetteurs. Près d'elle, la vieille femme, semblable à une sorcière, montrait le poing à la campagne noyée d'ombre.

Le vieillard dit :

– C'est dame Puche. Elle nourrit une haine profonde pour les Bourguignons, car l'un d'eux a meurtri l'âme autrefois douce et tendre de Jeanne, qu'elle aime plus que tout au monde.

Il ajouta :

– Jeanne Fouquet fut sauvée par le miracle des loups, et avec elle la gloire, la grandeur et la paix du royaume.

Cependant, montée maintenant sur un créneau, la vieille, penchée, au risque de s'y laisser choir, sur l'abîme des fossés, dont l'eau transparente absorbait tout le ciel, criait :

– Fils de chiens, assassins de femmes, tueurs d'enfants, pourriture humaine, bêtes puantes, vous n'aurez pas la ville.

Et elle lança un long jet de salive qui se perdit dans la douve.

Le vieillard s'assit, et le clerc à son côté. Jeanne, suivie des chefs, s'était éloignée, et Pierre Encausse vit la vieille qui préparait une couche pour la jeune femme avec des couvertures, à même les dalles, car, dans cette veillée des armes, Jeanne ne voulait point quitter les remparts. Déjà beaucoup de gens dormaient.

Les hiboux effarés volaient en rasant le haut des tours et des insectes chantaient dans la campagne. Une lune presque rouge vint se poser au bord du ciel. Alors le vieillard se mit à parler :

– Je suis, dit-il, bon joueur de vielle, de cornemuse, de flûte, de violon, de harpe, de psaltérion et je connais mainte chanson. Je puis faire un enchantement et j'en sais plus long

qu'on ne pense. Quand je veux m'y appliquer, je lis, je chante comme un clerc. Je parle de chevalerie, des hommes braves qui ont accompli des prouesses. Je sais lire leurs armoiries. Mais je chante surtout les beaux faits des amoureux, leurs désirs, leurs espoirs, leur mort. Je les dis en français et en latin, la nuit comme le jour, devant les comtes et les ducs et même devant notre seigneur le roi. Je les relate en entremêlant la vérité de poésie, que les hommes de peu de sens jugent frivole, mais que les sages croient être aussi vraie que la vérité même...

Il se tut. Un vent léger qui venait de se lever agitait ses cheveux blancs, qu'il portait longs.

Dans l'ombre, il levait sa tête inspirée de vieil aède vers les étoiles. Il tressaillit quand le clerc ribaud murmura :

– Mais elle, Jeanne Fouquet ? et les loups ? et le miracle ?

Sans quitter des yeux le champ des étoiles, il saisit son bâton noueux. Par un réflexe émouvant, ses doigts tremblants le frôlèrent, comme s'il eût été la corde tendue d'une viole ou d'un rebec et, d'une voix chantante, il commença :

– C'était une jouvencelle...

Sur le chemin de ronde, Jeanne, toujours escortée des hommes d'armes, leur apparut tout à coup, mais, ayant renvoyé son escorte, elle s'étendit dans ses couvertures et s'y endormit presque aussitôt, veillée par dame Puche.

Et le clerc tendit l'oreille à l'histoire merveilleuse de la jouvencelle qui, devenue grande, défendait en ce soir de juin la ville royale et commandait en chef.

... Une jeune fille pleine de hardiesse, de vaillance et d'esprit. Or, sachez, pour ne rien dire d'aventureux, qu'elle est filleule de notre bien-aimé roi de France, en ce temps-là dauphin, et que son père était messire Fouquet, maître drapier en cette bonne ville où nous sommes. Mais ledit Fouquet étant veuf et fort occupé à de longs voyages pour son négoce, il l'avait donnée à élever et instruire à sa sœur, feu dame Hesselin, et à son beau-frère, lequel était de son vivant maître orfèvre, comme vous l'avez bien pu ouïr, et habitait à Paris, proche la rue Vieille-du-Temple. Et vous saurez aussi que dame Puche, qui n'a point embelli ni gagné en douceur, avait été par eux commise à la garde particulière de l'enfant, dont elle s'acquitte encore avec le soin que vous voyez.

C'est cette même dame Puche qui, certain jour de mai, l'an de grâce 1460, lui servait de chaperon, comme elle descendait la rue, gracieuse et avenante, tellement que c'était plaisir de la voir. Des passants tournaient la tête pour la mieux regarder, même les marchands et marchandes de denrées qui vont criant leur marchandise : « Du lait, commère ! » ou : « J'ai du bon fromage de Brie ! » ou : « Chauds pâtés y a, chauds gâteaux ! » Qu'elle s'aperçût de la chose en dépit de dame Puche, ce ne serait point merveille. Toutefois elle n'en laissait rien paraître, et hâtait le pas autant que le lui permettait le grand nombre des véhicules, chevaux, mules, ânes

et badauds, sans parler des ordures puantes qui, par places, encombraient la voie.

Elle parvint bientôt, son chien sur les talons, rue Saint-Martin, jusqu'à la boutique de maître Ambroise Violant, armurier de monseigneur Charles, comte de Charolais, qui lui confiait le soin de ciseler ses casques, cuirasses, gantelets, lances, dagues, et le payait en beaux ducats d'or, ducats d'argent, écus, livres tournois et livres parisis.

Elle venait de dépasser la porte, lorsqu'un grand jeune homme sortit de la boutique en tournant la tête. Il achevait de faire au maître armurier des recommandations délicates touchant la garde d'une épée. Occupé d'un soin aussi grave, il ne remarqua pas le barbet de Jeanne et son pied vint écraser la patte de l'animal, qui se mit à pousser des cris déchirants.

La jeune fille se précipita sur le chien, l'entoura de ses bras, couvrit son museau de baisers, sans épargner, en manière de consolation, les paroles de dur blâme pour le maladroit amateur d'épées. Mais celui-ci paraissait ne point l'entendre. Son chapeau d'une main, l'autre retenant un pan de son manteau, il regardait Jeanne avec un air d'émerveillement et de rêverie, qu'il ne cherchait aucunement à dissimuler. Vous eussiez dit, à le surprendre ainsi planté devant elle, et la fixant de ses yeux bruns, que ce fût Tristan en personne découvrant la blonde Yseult. Au demeurant, il était facile de voir que les vertus dominantes chez ce jeune homme de fière mine devaient être l'insouciance, la bravoure et la belle humeur.

Surprise de n'ouïr aucun mot d'excuse ou de réprimande, la jeune fille releva la tête. Ses grands yeux clairs rencontrèrent ceux qui l'admiraient, et, peu à peu, son regard s'adoucit, ses traits se détendirent, une ombre de sourire erra sur ses lèvres. Puis, sans aucun ménagement, elle lâcha le barbet qui se remit à hurler. Alors, elle le frappa. Rendu muet de surprise et d'horreur par un geste aussi nouveau, l'animal, la queue entre les jambes, se coucha et ne bougea plus.

– Ce chien est insupportable ! dit-elle avec un sourire plein de courtoisie.

Le jeune homme parut aussitôt recouvrer l'usage de la parole. Il protesta avec véhémence :

– Il est tout aimable, au contraire, et je ne me pardonnerai jamais...

Jeanne fronça légèrement les sourcils :

– Je vous dis qu'il est insupportable.

– Nenni, damoiselle, il est...

– Insupportable.

Lors, lui tournant le dos, elle s'éloigna brusquement.

Le galant serait resté longtemps immobile, figurant assez bien l'image de la Stupeur, si maître Ambroise Violant, qui avait suivi la scène du seuil de sa boutique, ne l'avait arraché à cet enchantement :

– Hé ! Messire, vous voilà bien ébahi de ce qui vous arrive. Et qu'une fille de bourgeois se permette de traiter ainsi le plus beau porte-bannière de toute la Bourgogne, le propre frère de lait de monseigneur Charles (que Dieu protège!)...

– Par Notre-Dame, murmura le jeune homme, je la retrouverai ! Il ne sera pas dit que Robert Cottereau...

– Prenez garde, Messire, poursuivit l'armurier, vous avez affaire à forte partie. Cette gente damoiselle n'est autre que Jeanne Fouquet, la nièce de maître Hesselin, chef de la puissante corporation des orfèvres...

– Que le diable le rôtisse, et tous ses pareils ! Je me moque des orfèvres, de leurs travaux et de leur corporation.

– Et, de plus, elle est la filleule, ajouta l'armurier avec un clignement d'œil, de monseigneur Louis de Valois, Dauphin de France.

Cottereau devint attentif.

– Que sais-tu encore ? demanda-t-il enfin à l'armurier.

Feignant de se méprendre sur la question, le boutiquier répondit :

– Que c’est aujourd’hui le premier jour du mois, qu’il fait beau temps, que la fête du Mai promet des merveilles, qu’Hesselin en est le prince et sa nièce Jeanne la reine, que messire Charles, septième du nom, est toujours roi de France, et messire de Charolais, après son père, le seigneur le plus riche d’Europe.

Le porte-bannière ne l’écoutait plus. À la nouvelle que Jeanne était reine du Mai, il avait tourné les talons et il s’éloignait en grande hâte. Lorsqu’il parvint derrière le cloître des Innocents, le cortège des orfèvres débouchait sur la place où les écoliers achevaient de planter l’arbre chargé de guirlandes.

Arrêtés devant un bouquet d’arbres, quatre hommes contemplaient le spectacle : c’était d’abord le dauphin en personne, qui aimait venir à Paris vêtu comme un bourgeois et se mêler au populaire. Il avait déjà, quoique jeune, le dos un peu voûté, les jambes aussi grêles, les mains aussi fines et remuantes qu’aujourd’hui, les mêmes yeux si vifs et cette même apparence de clerc bien renté et curieux de son naturel, tenant les oreilles bien ouvertes aux propos des uns et des autres. Puis son compagnon habituel et conseiller le plus écouté, à savoir maître Olivier le barbier ; un troisième personnage dont la figure prêtait à rire, à cause d’un nez long et mince qui rejoignait une bouche minuscule, mais dont l’œil aigu et luisant démentait l’apparence de simplette : c’était Guillaume. Bische, déjà homme à tout faire, confident intime et pourvoyeur au besoin, assez méprisé et adulé surtout, car les plus puissants commençaient à le redouter. Enfin, se tenant un peu à l’écart, un important seigneur du royaume, le comte du Lau : homme haut de taille et de manières, large d’épaules et membru à l’avenant. Son visage carré, éclairé par des yeux gris et cruels, sa mâchoire proéminente attestait une volonté âpre et une ambition sans limite. Le dauphin prisait fort son courage, son esprit inventif et artificieux, mais il tenait en forte suspicion sa loyauté.

Robert Cottereau ne voyait que l'enclos de la reine, où pénétrait Jeanne, couronnée de fleurs et escortée de filles du Mai. Elle y parut en effet et accola son oncle. Le dauphin souriait avec allégresse de la voir si plaisante, lorsque, par fortune, il se tourna vers messire du Lau, qui la regardait aussi. Une flamme inaccoutumée brillait dans les yeux du comte et leur donnait à la fois de la douceur et le feu d'une passion sauvage. Ses lèvres épaisses étaient sèches et brûlantes. Ses mains tremblaient. Le dauphin l'observait, muet de surprise. Il ne reconnaissait plus le compagnon hautain et méprisant qu'était habituellement ce seigneur. La vue de Jeanne avait opéré à la façon d'un envoûtement. Il paraissait fasciné par elle comme un hibou par la lumière. Le dauphin lui connut, alors, de tels sentiments qu'il en éprouva du malaise.

Dans l'enclos cependant, maître Hesselin invitait Jeanne à désigner celui qui partagerait sa royauté d'un jour. Il devait ouvrir le bal avec elle.

Le comte du Lau parut sortir de sa torpeur et, en hésitant, lui d'ordinaire si sûr de sa puissance, il s'avança presque humblement.

Robert Cottereau, ayant aperçu maître Foulques Hautevert, orfèvre du duc Philippe, dont son père jadis avait été le compagnon, s'était fait connaître du bonhomme et lui avait conté, comme un jeune fou qu'il était, sa rencontre avec Jeanne, le suppliant de le mener à elle, pour qu'il pût ainsi la prier à danser. Celui-ci avait bien un peu hésité, mais le printemps, la beauté de Jeanne et la verve entraînante de Robert lui rappelaient ses propres émois de jeunesse : il se laissa convaincre.

Comme le comte s'inclinait en balbutiant devant Jeanne, une voix claire prononça derrière la jeune fille ces paroles dénuées de sens pour les assistants :

– Ce chien est insupportable !

Jeanne sursauta et tourna la tête.

À la vue de celui que lui présentait avec un honnête sourire maître Foulques Hautevert, elle sourit à son tour, murmura :

– Non, il est tout aimable.

– Moins que vous, dit Robert.

Et, lui offrant la main sous les yeux de messire du Lau, il entraîna la jeune fille. Le comte les suivit d'un regard trouble, ses poings se crispèrent. En un moment il retrouva possession de lui-même, mais un mouvement des mâchoires, les regards sombres et une imperceptible grimace de souffrance marquaient la trace récente de l'amour et de la jalousie.